



ARLEQUIN

Taille de pierre, Sculpture,
Dessin

DESCA : 06 15 52 40 10

desca@arlequin.pro

www.arlequin.pro

186, ZAC de la croisée
74270 CHÈNE EN SEMINE

VOYAGE DE NOCES

(© Droits d'auteur protégés, toute reproduction interdite)

Un paquet de cigarettes est passé devant mes yeux à cet instant où je te regardais. Et je te voyais plus belle que jamais Candy, ou peut-être aussi belle que je te voyais avant notre premier baiser. Je regardais tes yeux si noirs en forme d'amande qui te donnaient ce regard envoûtant, ces petites dents blanches et droites entre ces lèvres pulpeuses au dessin sensuel qui t'illuminaient d'un sourire de star. Je dévorais de mes yeux ton visage angélique et diabolique à la fois, tant il était féminin et charmeur, ton visage tant expressif à ce moment-là sous ta chevelure brune et épaisse, en pleine agitation. Ta chevelure qui luisait lorsque tu sortais du lac, toute mouillée devant moi sur cette plage ensoleillée que nous connaissions bien. Les mèches de tes cheveux laqués, en arrière sur ton crâne, se décollaient alors une à une en séchant et retombaient pour venir caresser tes joues souriantes, naturellement coiffées, raides et gonflées de volume sur leur longueur et puis recourbées vers l'avant, au bout. Je me souvenais de cette chevelure de princesse que j'aimais caresser et qui t'allait si bien. Je contemplais, admiratif, ton visage, mais je n'oubliais pas d'apercevoir entièrement ton corps en apesanteur, magnifique, celui d'une poupée ou d'une jolie petite fille qui auraient merveilleusement grandi. Ce corps parfait que je désirais alors plus que jamais, c'est te dire comment je le désirais. Je te regardais Candy et c'était bon de te regarder comme ça ce jour-là, toi qui me regardais aussi. Je repensais alors, hypnotisé par ton image, aux meilleurs moments que nous avons vécu tous les deux, ces promenades main dans la main, sous les branches des arbres, ces soirs où je te raccompagnais chez toi dans la nuit, où nous nous embrassions sur le seuil de la porte ; ces moments où je te faisais rire, où tes sourires explosaient face à moi et ne s'adressaient qu'à moi. Je me rappelais aussi de nos petits jeux de séduction qui commencèrent notre histoire à tous les deux. Je repensais à nos meilleurs moments, mais même ceux-là étaient en fait imparfaits, toujours gâchés par quelque chose. Chaque fois l'un de nous, ou les deux peut-être, restait insatisfait. Soit parce que l'un attendait de l'autre quelque chose que l'autre ignorait ou ne possédait pas ou bien encore qu'il ne voulait pas offrir, soit parce que l'un ne parvenait pas à s'exprimer devant l'autre pour mille raisons différentes sûrement, ou bien parce que l'autre ne parvenait pas à comprendre l'un. Je me rendais compte à ce moment-là, alors que tout tournait autour de nous, que jamais nous n'arrivâmes à établir entre nous deux une quelconque complicité, jamais nous ne partageâmes une réelle compatibilité, indispensable au bon fonctionnement d'un couple. Et oui, Candy, ce n'est pas facile d'être deux. Je revoyais aussi nos disputes.

Les gens remuaient beaucoup autour de nous, ils s'agitaient grandement et faisaient beaucoup de bruit et personne ne s'intéressait à nous, nous qui nous dévisagions. Sauf ce petit garçon qui lui, restait calme et nous observait là, bien sage, envieux aurait-on dit, et rêveur.

Ce petit bonhomme me rappelait curieusement quelqu'un, c'était très étrange. Il était habillé comme moi à son âge, même culotte courte, même tee-shirt, il était coiffé comme moi quand j'étais petit, même touffe de cheveux châains ébouriffés. Il avait mon visage, exactement le mien, petit garçon. Et surtout, plus flagrant encore, il nous observait, comme j'avais moi-même observé ce jeune couple dans l'eau, même regard que moi à cette époque, même expression captivée par la scène, même naïveté fixée sur son visage. Je me rappelle, j'étais allongé sur le ventre, sur un ponton, le menton posé sur mes bras croisés, il n'y avait quasiment personne au bord du lac en ce matin d'été. Un peu plus loin devant moi, il y avait deux têtes qui flottaient à la surface de l'eau, juste deux têtes et deux paires de bras qui s'entrelaçaient. Les deux têtes s'embrassaient, l'une était longuement chevelue et se prolongeait alors onctueusement jusqu'à s'étaler sur la surface de l'eau, l'autre portait les cheveux courts. Ce baiser dura longtemps, peut-être bien une demi-heure, sans se lasser, n'aurait-ce été qu'une seconde, et toujours aussi vigoureux. Et moi, je les observais de loin, je me disais : « Quand je serai grand, moi aussi j'aimerai une fille qui m'aimera et nous échangerons de pareil baisers qui dureront toute la journée, tellement nous nous aimerons. Nous ne nous soucierons de plus rien tout pendant ce temps, comme ces deux-là, oubliant à présent tout ce qui existe autour d'eux. Je la chérirai et saurai m'en occuper, je serai attentionné et compréhensif. Et puis aussi romantique. Elle verra comment je pourrai être bien lorsque je serai avec elle. »

Maintenant j'étais grand et j'avais une fille à aimer. Et ce petit garçon, ce jour-là, me l'avait rappelé en nous regardant, toi et moi, de cette manière. Il me disait que mon tour était arrivé depuis longtemps déjà. Il me demandait par sa présence : « Candy, l'as-tu embrassée, à quoi pensais-tu quand tu l'embrassais ? ». On s'en était donné tous les deux des baisers, des longs et des passionnés, en plus. Mais à quoi je pensais quand je t'embrassais ?

A ce que l'on allait faire après, à quand est-ce que mes mains pourraient descendre librement plus bas, sans risquer de heurter ta pudeur, sans peur de paraître trop rapides ou trop indécoutes, sans danger d'être repoussées ? A tous les tourments qui me passaient par la tête au quotidien, au monde entier, à tout et à n'importe quoi, à demain, à hier, à tout à l'heure, mais jamais à l'instant présent : là maintenant, tout de suite, avec toi.

Merde ! Je n'aurais pas pu penser à ce couple dans le lac, qu'aujourd'hui ce couple c'était nous, qu'après tant d'années d'impatience tu étais là, dans mes bras, que je t'aimais et te serrais contre moi ? Je n'aurais pas pu penser à toi, à nous, de cette façon là ?

Candy, ce jour-là, ce moment-là, à cet endroit, alors que je te regardais, je pensais à tout ça. Et tu étais belle devant moi, radieuse, lumineuse, j'avais l'impression de te voir amoureuse de moi. Et je pensais à toi, maintenant, de cette façon là, dans l'affolement général, alors que les objets volaient autour de nous et dansaient, alors que les gens chantaient de leurs cris, tous en chœur. Je voyais passer devant mes yeux des stylos, des sacs à mains, des paquets de bonbons et puis ce gros bouquet de fleurs, des roses rouges, qui est passé juste entre nous deux. J'ai vu à cet instant, juste ton regard noir et profond, doux à mes yeux et flingueur en même temps, qui dépassait tout juste au-dessus de ce bouquet rougeoyant d'amour et de sentiment dans mon cœur, avec quelques petites mèches brunes au-dessus. Lorsque le bouquet est repassé entre nous dans l'autre sens, il s'est défait dans un choc imprévu, comme tout le reste d'ailleurs, répandant au-dessus de nos têtes une pluie de pétales doux et légers, voltigeant comme pour célébrer notre voyage de noces. D'ailleurs, c'est toi qui me l'avais demandé, tu avais voulu refaire un voyage de noces et c'est pour cela que nous étions là ce jour.

On ne s'était jamais mariés, mais on avait malgré tout fait comme un premier voyage de noces, une première lune de miel, un moment de bonheur au commencement, pour dire que l'on s'aimait et que l'on allait s'aimer, et puis un jour tu m'avais demandé de refaire un nouveau voyage, un peu comme pour me demander de repartir de zéro, et moi sans comprendre j'avais dit oui. C'est pour cela qu'on était là, pour nos secondes noces, dans la panique la plus effroyable.

Cette heure-là, j'ai vu une fenêtre venir heurter la tête du petit garçon qui nous observait et l'engloutir entièrement. Je repensais à nos disputes, nos désaccords, nos frustrations. Qui avait raison, qui avait tort, je m'en foutais, je ne pensais plus qu'à toi, à nous, j'étais tombé violemment amoureux de toi pour la deuxième fois, plus intensément encore que la première, et j'étais tombé de haut cette fois. Je te retrouvais enfin, je nous retrouvais, j'étais prêt à nouveau à tous les efforts pour toi, pour de vrai cette fois. Et je me moquais de tout tant je t'aimais, tant j'étais heureux, tant je croyais qu'en lévitation tu m'aimais de même, ce jour, cet instant, à cet endroit. J'étais bien et je planais dans notre wagon en chute libre, dans notre wagon en vrille, le jour de notre accident de train, le jour de notre dérapage sur ce pont de deux cent mètres de haut, le jour de notre accident de parcours, dans notre boîte à mourir, notre cercueil volant.

Alors que les poutres en fer du viaduc s'effondraient une à une, tel un château de cartes sous les roues du train, les voitures, première et seconde classe, se précipitaient chacune à leur tour dans le vide gigantesque. Elles arrivaient toutes à une vitesse vertigineuse et se suivaient à la queue leu leu, comme s'il s'agissait de petits moutons, l'un aurait sauté d'une falaise et tous bêtement auraient suivi, un à un sans se soucier de rien. Moi, pendant ce temps, à cet instant, je jouissais

de t'aimer encore. Le train était très long, les voyageurs encore vivants voyaient de loin leur échéance arriver à grands pas et c'était la terreur, les cris, les hurlements, les sanglots, les prières... Ceux qui sautaient en marche venaient s'écraser sur les rochers comme des bombes à eau emplies de sang. Les wagons projetés dans le gouffre venaient s'enfoncer et se défoncer les uns dans les autres, les uns contre les autres, dans un effroyable fracas métallique. Il y avait des bruits de grincement, des bruits d'effondrement terrible et de tôle qui se tord. Il y avait des gerbes d'étincelles géantes, comme un joyeux feu d'artifice. Moi, à cet instant je te regardais, le jour de notre accident de train. Notre wagon était en l'air, il allait bientôt percuter à toute force le wagon précédent, et allait bientôt, à son tour se faire totalement écraser par le suivant.

Au loin, il y avait une petite fille qui nous observait, étonnée, qui disait à une autre personne : « Oh ! Regarde là-bas, un accident de train ! »
Peut-être qu'elle aussi un jour, elle sera dans un train...

Pourquoi ce pont s'était-il effondré ? Était-ce le conducteur qui était devenu fou et arrivé là beaucoup trop vite ? Était-ce toi qui avait saboté le pont, ou bien moi qui, après avoir assommé le conducteur, avait bloqué l'accélérateur à fond ? Était-ce ces autres gens, tous ces autres passagers que l'on connaissait ou que l'on ne connaissait pas, qui étaient trop nombreux et trop lourds ? Je m'en foutais, comme de tout à cette minute où je t'aimais et où je suis sûr que tu m'aimais pareil.

Dans ce vent torride de destruction, ce moment unique et divin d'extase, alors que la démence emplissait les esprits des autres passagers, à l'apogée de notre catastrophe ferroviaire, juste avant que l'ultime choc n'éteigne pour nous toute lumière. Merde, je me suis rappelé, je me suis rendu compte, pétrifié de remords et de regrets que j'avais oublié un jour, Candy, de te dire que je t'aimais, pour de vrai !

Le jour de notre accident de train...

Paroles d'un défunt mortel